Elle frappa.

Personne ne lui répondit.

Avec un singulier battement de cœur, elle ouvrit la porte.

La chambre, soigneusement faite par Justine, était dans un ordre parfait, mais vide.

Vide également le petit salon contigu. Vides les pièces qui occupait Sybil. Nadine, en proie à une colère indicible, sonna.

Justine arriva.

—Où sont mes filles et miss Andrew ? demanda la comtesse.

Le visage de la concierge se fit aussi naïf, aussi surpris que possible.

Elle l'ignorait, certainement, oui.... Ces dames devaient être sorties, comme cela arrivait souvent, et elles allaient probablement rentrer.

—Ont-elles déjeuné ici ? demanda ansitôt Mme de Rochebelle.

—Je ne le sais pas davantage, madame la comtesse, répondit Justine.

—Les avez-vous servies ?

—Non, mais Sophie, la femme du cocher, ou son mari lui-même, peut l'avoir fait.

—Allez le leur demander, et apportez-moi la réponse chez moi.

Le concierge disparut.

Nadine, restée seule, en profita pour chercher, bouleverser, fouiller partout.

Les robes habituelles de Francy, celles de Sybil, les sacoches de voyage, la valise même avec laquelle on était arrivé si brusquement de Normandie, les divers objets familiers étaient tous à leur place dans le cabinet de toilette.

La comtesse respira.

Justine avait raison, elle allaient rentrer.

Elle revint dans son appartement.

Sophie, qui l'attendait déjà, lui dit que ces dames n'avaient pas mangé à l'hôtel de la journée.

—A quelle heure sont-elles sorties ?

—Personne ne les a vues, ni mon mari, ni moi, ni Justine, ni le concierge.

—Alors, elles n'ont pas pris de voiture à la maison ?

—Non, madame la comtesse.

—Cependant, M. le docteur Désormeaux est bien venu voir Mme Dangely dans la matinée ?

—Non, madame la comtesse, ni lui ni personne. Si M. le docteur était venu et n'avait pas trouvé ces dames, madame la comtesse pense bien qu'on l'aurait prévenue....

Cette réflexion frappa Nadine en plein cœur.

Elle renvoya Sophie.

—Dites à votre mari qu'il attelle le coupé tout de suite, lui ordonna-t-elle.

Et Nadine, horriblement préoccupée, se mit à songer, tout en s'apprêtant pour sortir....

Le docteur Désormeaux ne se présentant pas à l'hôtel, n'était-ce pas France qui l'avait fait prévenir afin que sa visite ne pût éveiller les soupçons de la comtesse, puisqu'il ne devait trouver personne ?....

Mais alors, miss Andrew, Thérèse et sa sœur ne seraient pas allées déjeuner chez la baronne Jacobsen, comme Mme de Rochebelle l'avait d'abord cru en voyant tout à sa place chez France.

Et cette maudite comtesse, si subtile, si intelligente, si énergique en même temps, avait lu en elle la veille ; et au lieu de se laisser duper, ainsi que Nadine l'avait cru, elle l'avait mise indans au contraire, et avait enlevé Thérèse....

En un rapide soupçon, la comtesse eut l'intuition de la vérité.

—Vite, se dit-elle, il faut prévenir M. de Combremont, il avisera.

Il était près de six heures lorsqu'elle monta en voiture.

—Au Palais de Justice, dit-elle au cocher, et vivement.

Maurice n'était pas dans son cabinet.

—M. le juge d'instruction vient de repartir, lui dit l'huissier de service.

Mme de Rochebelle faillit laisser éclater sa colère.

N'est-ce pas, en effet, un temps précieux qu'elle perdait à toutes ces allées et venues ?....

Elle se fit conduire chez M. de Combremont.

—Monsieur dîne en ville ce soir, lui dit son valet de chambre.

—Oh !

—Chez monsieur le premier président. Monsieur n'a pas pu se dispenser de cette corvée, ajouta le domestique avec une expression des plus importantes.

—Donnez-moi du papier et de l'encre. Vite, je suis pressée.

Le valet de chambre, qui connaissait l'intimité de son maître avec Mme de Rochebelle, fit entrer celle-ci dans le cabinet du juge.

Elle traça quelques lignes à la hâte.

—Ma voiture est en bas, dit-elle ; prenez-la, portez ce billet à M. de Combremont et remettez-le-lui en mains propres.

C'est très urgent, et il ne vous pardonnerait pas une minute de retard.

Vous ajouterez que je l'attends ici.

Malgré toute la diligence que put faire le domestique du juge, une heure et demie se passa encore.

Nadine était comme dans un bain d'acide bouillante.

Enfin Maurice arriva.

—Que me dites-vous ? s'écria-t-il dès le seuil de la porte, Thérèse a disparu ?

—Oui, enlevé par France.

—Allons donc, ce n'est pas possible !..

Nadine haussa les épaules.

—Puisque je vous le dis, fit-elle.

—Dans quel but l'aurait-elle enlevée ?

—Hier, je lui ai déclaré que je voulais soigner ma fille aînée, ce qui est après tout bien naturel. Car, pensez-vous que la voir dans l'état où elle est, et de soigner que France, systématiquement, l'éloigne encore d'elle, sans qu'il me soit à peine permis d'avoir de ses nouvelles, n'est pas trop cruel pour mon cœur de mère, en vérité !.....

—Certes, oui, je le comprends, et vous savez si je compatis à toutes vos douleurs, si cruelles, si immérites....

Mais pourquoi, pourquoi France a-t-elle enlevé sa sœur ?.... C'est cela que je ne vois pas clairement.

—C'est bien limpide pourtant. Ma seconde fille est éprise de Robert, l'assassin de sa sœur....

Oh ! c'est complet, allez !....

Mais elle en est éprise avec la ténacité invincible qui est le fond même du caractère de France ; alors, soit qu'elle ne croie réellement pas à la culpabilité de son amoureux, soit qu'elle ait résolu de le sauver quand même, elle ne veut pas qu'il soit accusé par Thérèse comme celle-ci l'a fait si obstinément, si catégoriquement jusqu'ici.

—Oui, vous pouvez avoir raison....

—A coup sûr. Ou France espère gagner sa sœur et obtenir par la grande affection qui les a toujours unies qu'elle se taise et qu'elle revienne sur ses affirmations si catégoriques jusqu'ici, ou bien elle ne veut pas que, même dans sa folie, Thérèse accuse Robert publiquement, en cour d'assises.

—C'est cela.... oui, en réfléchissant je suis de votre avis.

Mais rassurez-vous, il ne sera pas difficile de le retrouver.

Et comme M. de Rochebelle et vous êtes les auteurs légaux de Thérèse en l'absence de son mari, elle vous sera rendue.

Les yeux sombres de Nadine brillaient comme des escarboucles.

—Merci, dit-elle. Cependant, malgré votre assurance, il faut vous presser si vous voulez réussir. Personne n'a vu mes filles ni miss Andrew à l'hôtel d'aujourd'hui.

Elles ont donc dû partir avant le lever du personnel. Par conséquent, il y a au moins seize heures, puisqu'il en est dix....

Et seize heures ont pu être terriblement utilisées par une fille de la trempe de France.

M. de Combremont eut un geste de souveraine assurance.

—Tranquillisez-vous, dit-il, nous disposons de moyens contre lesquels l'énergie de Mlle de Rochebelle est bien peu de chose.

—Que Dieu vous entende !

Maurice se leva.

—Idf, dit-il, je ne peux rien. Je vais au Palais, je tâcherai de voir M. Gervais ; je m'entendrai avec lui.

Demain, il est probable qu'à la première heure j'aurai des nouvelles certaines. Et dans la journée, madame, votre fille, suivant toute les probabilités, vous sera ramenée à l'hôtel de la rue Saint-Dominique.

Nadine conduisit M. de Combremont au Palais de Justice et elle rentra chez elle.

Pour plus de sûreté, elle se rendit de nouveau à l'appartement de France.

Le même silence, la même immobilité y régnaient.

Evidemment, il n'y avait plus de doute possible, les premières suppositions de Nadine étaient bien vraies : France avait enlevé sa sœur.

Tout à coup, une idée jaillit du cerveau de la comtesse.

Elle se frappa le front.

Ah ! dit-elle, pourvu que Mme Jacobsen ne l'ait pas aidée.... C'est qu'alors, si sa marraine est avec elle, malgré la puissance dont parle M. de Combremont, France serait plus forte que nous.

La mauvaise nuit qu'elle avait passée la veille ne fut rien à coté de celle qui s'écoula pour Nadine.

Ainsi que la veille, également, elle s'endormit au jour seulement, mais son sommeil ne fut ni aussi long ni aussi profond.

A neuf heures, comme M. de Combremont ne lui avait encore rien envoyé dire, elle n'y tint plus et alla le trouver.

Précisément M. Gervais était dans le cabinet du juge, l'instruisant des détails obtenus et des renseignements trouvés depuis qu'il avait mis, disait il, ses agents en campagne.

On introduisit la comtesse, et après l'avoir saluée, le chef de la sûreté reprit son récit.

France, Sybil et Thérèse étaient en effet sorties de l'hôtel de Rochebelle entre cinq heures et cinq heures et demie du matin.

Elles avaient pris un fiacre sur le boulevard Saint-Germain ; elles n'avaient pas de bagages, et elles s'étaient fait conduire faubourg Poissonnière, chez la baronne Jacobsen.

A ce nom Nadine devint plus pâle qu'une morte.

C'était bien là ce qu'elle redoutait !..

Alors si Pauline s'était mêlée de l'affaire, si elle avait conseillé France, si elle avait mis de grosses sommes à la disposition de la jeune fille, ni M. Combremont avec sa puissance, ni M. Gervais avec ses agents, personne ne retrouverait Thérèse !....

Rapidement le chef de la sûreté saisit au vol la suprême émotion de la comtesse.

Derrière ses lunettes son œil grisâtre eut une flamme inquiétante.

Mais vivement il abaissa sa paupière pour ne pas être trahi par l'expression de son regard, et il s'apprêtait à continuer quand M. de Combremont lui dit : —D'après vous alors ces dames seraient arrivées avant six heures chez Mme Jacobsen ?

—Parfaitement, monsieur le juge, oui, avant six heures.

—Et elles ont été reçues à ce moment-là ?

—Elles doivent avoir été reçues, car elles sont sorties dans l'hôtel ; et le cocher qu'un accident de sa voiture a fait rester près d'une demi-heure devant la maison, ne les a pas vues ressortir.

—Et après ?

—Mes renseignement s'arrêtent là. Chez Mme Jacobsen je ne sais pas. Et autant vaudrait interroger des aveugles ou des muets que de faire dire une seule parole à ceux qui l'entourent.

On n'a vu personne ressortir de l'hôtel ; cependant, vers sept heures, trois places de coupé-salon ont été retenues à la gare de Lyon pour Mme Jacobsen. A huit heures, un domestique portant des bagages est venu demander où était le compartiment réservé. Un employé le lui a désigné, et ne s'est plus occupé de rien.

—Et le chef de gare n'a-t-il pas vu qui est monté dans ce compartiment ?

—Le chef de gare, qui apporte toujours une attention si minutieuse à la composition de ses rapides, et qui remarque d'une façon absolument merveilleuse toutes les personnes qui en font partie, était précisément malade hier matin, et n'est pas venu au départ de huit heures cinquante-cinq.

Les sous-chefs de gare et les autres employés n'ont pas prêté la moindre attention à ce wagon.

Il leur a seulement cependant qu'une dame en noir, ayant un certain embonpoint et des cheveux gris, occupait la place du coin contre la voie.

—C'est Mme Jacobsen qui les aura accompagnées ! s'écria Nadine, ne pouvant plus se contenir.

M. de Combremont demanda :

—Pour où les places ont-elles été prises ?

—Pour Nice.

—Elles sont descendues avant ! s'écria la comtesse avec violence.

France est trop prudente pour avoir fait un aussi long voyage en chemin de fer.

L'œil de M. Gervais eut un nouvel éclat.

Décidément, c'était un adversaire de premier ordre qu'il avait là....

Cependant ce fut d'une voix très tranquille qu'il répondit :

—A Lyon, où le train est arrivé à cinq heures vingt-cinq hier soir, et dans les autres gares précédentes du parcours, aucun groupe de trois femmes n'a été remarqué.

—Et à Marseille ?

—A Marseille, le rapide arrive au milieu de la nuit, à onze heures et demie seulement ; plusieurs trains de luxe y débarquent en même temps, les employés n'y ont pas fait attention.

—Mais êtes-vous très sûr de tous ces renseignements ? demanda M. de Combremont à son tour.

—Absolument certain, oui, monsieur le juge. J'ai lu et vérifié les diverses dépêches que j'ai reçues, vous pouvez les contrôler toutes.

—Oh ! je m'en rapporte à vous, répondit Maurice.

—Et de Nice, que vous a-t-on télégraphié ? demanda la comtesse en proie à un bouleversement extraordinaire.

—A Nice, ça été absolument comme à Marseille.

Le train, qui devient un omnibus depuis Marseille et qui arrive à six heures dix minutes du matin, est un de ceux qui transportent le plus de voyageurs.

Au milieu de toute cette foule bruyante, encombrante, bavarde et tapageuse du Midi, il est bien difficile de remarquer quoi que ce soit.

Cependant, un bon agent qu'on enverrait là-bas pourrait peut-être relever certain indices.

Monsieur le juge est-il d'avis que j'y dépêche quelqu'un ?

—Certainement, mon cher ami. Et également à Marseille et à Lyon.

A ce dernier nom, M. Gervais tressaillit, mais personne ne s'aperçut de son émotion, mais ce fut d'une voix très calme qu'il répondit :

—A Marseille, oui, je le comprends. Mais à Lyon, est-ce nécessaire, puisque la dépêche du chef de gare est aussi cette que possède le qu'il affirme que ce groupe de trois femmes n'est descendu hier sur du train de cinq heures vingt-cinq ?....

M. de Combremont réfléchit quelques instants.

—Bien ! dit-il enfin. Je crois que vous avez raison. Faites battre Marseille et Nice, peut-être aussi Toulon, car je ne sais pas pourquoi, mais j'ai idée que nos trois fugitives ont pu s'embarquer sur quelque baquebot, ou même sur quelque simple bateau partant de Marseille ou de Toulon.

Les yeux de Nadine flambèrent.

Cette idée du juge d'instruction, elle l'avait déjà eue....

Oui, France était capable d'avoir voulu conduire Thérèse vers son mari, pour que l'amour infini de celui-ci arrivât à la guérir plus vite.

Le chef se retira.

Maurice prit les mains de la comtesse.

—Vous le voyez, lui dit-il, nous n'avons pas perdu de temps. Nous avons fait depuis hier, ou plutôt depuis cette nuit, de miraculeux d'activité.

Soyez tranquille ; M. Gervais est un homme intelligent. Il retrouvera votre fille, et moi je vous la rendrai.

Nadine éclata en sanglots.

—Oh ! s'écria-t-elle, mon ami, puissiez vous dire vrai !

Car c'est trop cruel, en vérité, pour une mère d'être séparée de sa fille, surtout dans l'état où est ma pauvre chère Thérèse !....

Trois ou quatre jours se passèrent. Les agents envoyés à Nice et à Marseille revinrent.... bredouilles naturellement.

Ils n'avaient rien trouvé.

A Marseille, une piste les avait arrêtés un bon plus longtemps, leur paraissant sérieuse.

La femme qui garde les cabinets de toilette, à la gare, avait raconté qu'à onze heures vingt six, par le train arrivant de Paris, trois personnes étaient passées devant elle pour aller au buffet.

Ces trois personnes répondaient assez bien au signalement des fugitives.

L'une, de taille moyenne, invraisemblablement maigre, était vêtue d'une sorte d'imperméable à grands carreaux ; elle portait un sac de voyage et un été à parapluie. L'autre très petite, plutôt semblable à une fillette, donnait le bras à une grande jeune femme d'une tournure extrêmement élégante.

Evidemment ces trois silhouettes ressemblaient à s'y méprendre à celles de Sybil, de France et de Thérèse.

Après des allées et des venues de toutes sortes, les agents découvrirent que les trois voyageuses avaient dû descendre à l'hôtel de Noailles.

Elle s'y rendirent. Elles y étaient encore.

C'étaient trois Anglaises : lady Cunning, sa sœur et sa gouvernante, qui attendaient pour s'embarquer le départ d'un bateau sur le lequel elles avaient déjà voyagé plusieurs fois.

Il n'y avait pas de doute possible, les agents avaient parlé à toutes les trois, et aucune d'elles n'était folle.

A Nice on n'avait pas été plus heureux, et après bien des démarches vaines, bien des pistes prises, abandonnées et reprises, les agents étaient revenus tout aussi malheureux que leurs camarades.

—Vous devriez aller chez Mme Jacobsen, dit alors Nadine à M. de Combremont.

J'irais bien moi-même, mais depuis longtemps France l'a indisposée contre moi, et il est probable qu'elle ne me recevrait pas, ou qu'elle me ferait un fort mauvais accueil.

Dans tous les cas, je ne saurais rien et ma visite serait inutile. Tandis que vous, un homme du monde, magistrat, la baronne sera obligée de se conduire avec vous en femme bien élevée.

Or, qui sait si vous ne découvrirez pas quelque chose dans ses paroles ou dans son visage, vous qui avez si bien l'habitude de lire sur les physionomies les plus fermées !

—J'y vais de suite, répondit M. de Combremont en se levant ; il est cinq heures et demie, je serai chez la baronne à six heures environ. Ce sera encore un moment convenable pour me présenter chez elle.

—Si elle y est.... répondit la comtesse qui depuis un instant réfléchissait

Et comme le juge étonné la regardait :

—Oui, continua Nadine, elle peut très bien avoir accompagné France et Thérèse, et commencer d'autre activité.

Soyez tranquille ; M. Gervais est un homme intelligent. Il retrouvera votre fille, et moi je vous la rendrai.

Nadine éclata en sanglots.

—Oh ! s'écria-t-elle, mon ami, puissiez vous dire vrai !

Car c'est trop cruel, en vérité, pour une mère d'être séparée de sa fille, surtout dans l'état où est ma pauvre chère Thérèse !....

Trois ou quatre jours se passèrent. Les agents envoyés à Nice et à Marseille revinrent.... bredouilles naturellement.

Ils n'avaient rien trouvé.

A Marseille, une piste les avait arrêtés un bon plus longtemps, leur paraissant sérieuse.

La femme qui garde les cabinets de toilette, à la gare, avait raconté qu'à onze heures vingt six, par le train arrivant de Paris, trois personnes étaient passées devant elle pour aller au buffet.

Ces trois personnes répondaient assez bien au signalement des fugitives.

L'une, de taille moyenne, invraisemblablement maigre, était vêtue d'une sorte d'imperméable à grands carreaux ; elle portait un sac de voyage et un été à parapluie. L'autre très petite, plutôt semblable à une fillette, donnait le bras à une grande jeune femme d'une tournure extrêmement élégante.

Evidemment ces trois silhouettes ressemblaient à s'y méprendre à celles de Sybil, de France et de Thérèse.

Après des allées et des venues de toutes sortes, les agents découvrirent que les trois voyageuses avaient dû descendre à l'hôtel de Noailles.

Elle s'y rendirent. Elles y étaient encore.

C'étaient trois Anglaises : lady Cunning, sa sœur et sa gouvernante, qui attendaient pour s'embarquer le départ d'un bateau sur le lequel elles avaient déjà voyagé plusieurs fois.

Il n'y avait pas de doute possible, les agents avaient parlé à toutes les trois, et aucune d'elles n'était folle.

A Nice on n'avait pas été plus heureux, et après bien des démarches vaines, bien des pistes prises, abandonnées et reprises, les agents étaient revenus tout aussi malheureux que leurs camarades.

—Vous devriez aller chez Mme Jacobsen, dit alors Nadine à M. de Combremont.

J'irais bien moi-même, mais depuis longtemps France l'a indisposée contre moi, et il est probable qu'elle ne me recevrait pas, ou qu'elle me ferait un fort mauvais accueil.

Dans tous les cas, je ne saurais rien et ma visite serait inutile. Tandis que vous, un homme du monde, magistrat, la baronne sera obligée de se conduire avec vous en femme bien élevée.

Or, qui sait si vous ne découvrirez pas quelque chose dans ses paroles ou dans son visage, vous qui avez si bien l'habitude de lire sur les physionomies les plus fermées !

—J'y vais de suite, répondit M. de Combremont en se levant ; il est cinq heures et demie, je serai chez la baronne à six heures environ. Ce sera encore un moment convenable pour me présenter chez elle.

—Si elle y est.... répondit la comtesse qui depuis un instant réfléchissait

Et comme le juge étonné la regardait :

—Oui, continua Nadine, elle peut très bien avoir accompagné France et Thérèse, et commencer d'autre activité.

France, Sybil et Thérèse étaient en effet sorties de l'hôtel de Rochebelle entre cinq heures et cinq heures et demie du matin.

Elles avaient pris un fiacre sur le boulevard Saint-Germain ; elles n'avaient pas de bagages, et elles s'étaient fait conduire faubourg Poissonnière, chez la baronne Jacobsen.

A ce nom Nadine devint plus pâle qu'une morte.

C'était bien là ce qu'elle redoutait !..

Alors si Pauline s'était mêlée de l'affaire, si elle avait conseillé France, si elle avait mis de grosses sommes à la disposition de la jeune fille, ni M. Combremont avec sa puissance, ni M. Gervais avec ses agents, personne ne retrouverait Thérèse !....

Rapidement le chef de la sûreté saisit au vol la suprême émotion de la comtesse.

Derrière ses lunettes son œil grisâtre eut une flamme inquiétante.

Mais vivement il abaissa sa paupière pour ne pas être trahi par l'expression de son regard, et il s'apprêtait à continuer quand M. de Combremont lui dit : —D'après vous alors ces dames seraient arrivées avant six heures chez Mme Jacobsen ?

—Parfaitement, monsieur le juge, oui, avant six heures.

—Et elles ont été reçues à ce moment-là ?

—Elles doivent avoir été reçues, car elles sont sorties dans l'hôtel ; et le cocher qu'un accident de sa voiture a fait rester près d'une demi-heure devant la maison, ne les a pas vues ressortir.

—Et après ?

—Mes renseignement s'arrêtent là. Chez Mme Jacobsen je ne sais pas. Et autant vaudrait interroger des aveugles ou des muets que de faire dire une seule parole à ceux qui l'entourent.

On n'a vu personne ressortir de l'hôtel ; cependant, vers sept heures, trois places de coupé-salon ont été retenues à la gare de Lyon pour Mme Jacobsen. A huit heures, un domestique portant des bagages est venu demander où était le compartiment réservé. Un employé le lui a désigné, et ne s'est plus occupé de rien.

—Et le chef de gare n'a-t-il pas vu qui est monté dans ce compartiment ?

—Le chef de gare, qui apporte toujours une attention si minutieuse à la composition de ses rapides, et qui remarque d'une façon absolument merveilleuse toutes les personnes qui en font partie, était précisément malade hier matin, et n'est pas venu au départ de huit heures cinquante-cinq.

Les sous-chefs de gare et les autres employés n'ont pas prêté la moindre attention à ce wagon.

Il leur a seulement cependant qu'une dame en noir, ayant un certain embonpoint et des cheveux gris, occupait la place du coin contre la voie.

—C'est Mme Jacobsen qui les aura accompagnées ! s'écria Nadine, ne pouvant plus se contenir.

M. de Combremont demanda :

—Pour où les places ont-elles été prises ?

—Pour Nice.

—Elles sont descendues avant ! s'écria la comtesse avec violence.

France est trop prudente pour avoir fait un aussi long voyage en chemin de fer.

L'œil de M. Gervais eut un nouvel éclat.

Décidément, c'était un adversaire de premier ordre qu'il avait là....

Cependant ce fut d'une voix très tranquille qu'il répondit :

—A Lyon, où le train est arrivé à cinq heures vingt-cinq hier soir, et dans les autres gares précédentes du parcours, aucun groupe de trois femmes n'a été remarqué.

—Et à Marseille ?

—A Marseille, le rapide arrive au milieu de la nuit, à onze heures et demie seulement ; plusieurs trains de luxe y débarquent en même temps, les employés n'y ont pas fait attention.

—Mais êtes-vous très sûr de tous ces renseignements ? demanda M. de Combremont à son tour.

—Absolument certain, oui, monsieur le juge. J'ai lu et vérifié les diverses dépêches que j'ai reçues, vous pouvez les contrôler toutes.

—Oh ! je m'en rapporte à vous, répondit Maurice.

—Et de Nice, que vous a-t-on télégraphié ? demanda la comtesse en proie à un bouleversement extraordinaire.

—A Nice, ça été absolument comme à Marseille.

Le train, qui devient un omnibus depuis Marseille et qui arrive à six heures dix minutes du matin, est un de ceux qui transportent le plus de voyageurs.

Au milieu de toute cette foule bruyante, encombrante, bavarde et tapageuse du Midi, il est bien difficile de remarquer quoi que ce soit.

Cependant, un bon agent qu'on enverrait là-bas pourrait peut-être relever certain indices.

Monsieur le juge est-il d'avis que j'y dépêche quelqu'un ?

—Certainement, mon cher ami. Et également à Marseille et à Lyon.

A ce dernier nom, M. Gervais tressaillit, mais personne ne s'aperçut de son émotion, mais ce fut d'une voix très calme qu'il répondit :

—A Marseille, oui, je le comprends. Mais à Lyon, est-ce nécessaire, puisque la dépêche du chef de gare est aussi cette que possède le qu'il affirme que ce groupe de trois femmes n'est descendu hier sur du train de cinq heures vingt-cinq ?....

M. de Combremont réfléchit quelques instants.

—Bien ! dit-il enfin. Je crois que vous avez raison. Faites battre Marseille et Nice, peut-être aussi Toulon, car je ne sais pas pourquoi, mais j'ai idée que nos trois fugitives ont pu s'embarquer sur quelque baquebot, ou même sur quelque simple bateau partant de Marseille ou de Toulon.

Les yeux de Nadine flambèrent.

Cette idée du juge d'instruction, elle l'avait déjà eue....

Oui, France était capable d'avoir voulu conduire Thérèse vers son mari, pour que l'amour infini de celui-ci arrivât à la guérir plus vite.

Le chef se retira.

Maurice prit les mains de la comtesse.

—Vous le voyez, lui dit-il, nous n'avons pas perdu de temps. Nous avons fait depuis hier, ou plutôt depuis cette nuit, de miraculeux d'activité.

Soyez tranquille ; M. Gervais est un homme intelligent. Il retrouvera votre fille, et moi je vous la rendrai.

Nadine éclata en sanglots.

—Oh ! s'écria-t-elle, mon ami, puissiez vous dire vrai !

Car c'est trop cruel, en vérité, pour une mère d'être séparée de sa fille, surtout dans l'état où est ma pauvre chère Thérèse !....

Trois ou quatre jours se passèrent. Les agents envoyés à Nice et à Marseille revinrent.... bredouilles naturellement.

Ils n'avaient rien trouvé.

A Marseille, une piste les avait arrêtés un bon plus longtemps, leur paraissant sérieuse.

La femme qui garde les cabinets de toilette, à la gare, avait raconté qu'à onze heures vingt six, par le train arrivant de Paris, trois personnes étaient passées devant elle pour aller au buffet.

Ces trois personnes répondaient assez bien au signalement des fugitives.

L'une, de taille moyenne, invraisemblablement maigre, était vêtue d'une sorte d'imperméable à grands carreaux ; elle portait un sac de voyage et un été à parapluie. L'autre très petite, plutôt semblable à une fillette, donnait le bras à une grande jeune femme d'une tournure extrêmement élégante.

Evidemment ces trois silhouettes ressemblaient à s'y méprendre à celles de Sybil, de France et de Thérèse.

Après des allées et des venues de toutes sortes, les agents découvrirent que les trois voyageuses avaient dû descendre à l'hôtel de Noailles.

Elle s'y rendirent. Elles y étaient encore.

C'étaient trois Anglaises : lady Cunning, sa sœur et sa gouvernante, qui attendaient pour s'embarquer le départ d'un bateau sur le lequel elles avaient déjà voyagé plusieurs fois.

Il n'y avait pas de doute possible, les agents avaient parlé à toutes les trois, et aucune d'elles n'était folle.

A Nice on n'avait pas été plus heureux, et après bien des démarches vaines, bien des pistes prises, abandonnées et reprises, les agents étaient revenus tout aussi malheureux que leurs camarades.

—Vous devriez aller chez Mme Jacobsen, dit alors Nadine à M. de Combremont.

J'irais bien moi-même, mais depuis longtemps France l'a indisposée contre moi, et il est probable qu'elle ne me recevrait pas, ou qu'elle me ferait un fort mauvais accueil.

Dans tous les cas, je ne saurais rien et ma visite serait inutile. Tandis que vous, un homme du monde, magistrat, la baronne sera obligée de se conduire avec vous en femme bien élevée.

Or, qui sait si vous ne découvrirez pas quelque chose dans ses paroles ou dans son visage, vous qui avez si bien l'habitude de lire sur les physionomies les plus fermées !

—J'y vais de suite, répondit M. de Combremont en se levant ; il est cinq heures et demie, je serai chez la baronne à six heures environ. Ce sera encore un moment convenable pour me présenter chez elle.

—Si elle y est.... répondit la comtesse qui depuis un instant réfléchissait

Et comme le juge étonné la regardait :

—Oui, continua Nadine, elle peut très bien avoir accompagné France et Thérèse, et commencer d'autre activité.

Soyez tranquille ; M. Gervais est un homme intelligent. Il retrouvera votre fille, et moi je vous la rendrai.

Nadine éclata en sanglots.

—Oh ! s'écria-t-elle, mon ami, puissiez vous dire vrai !

Car c'est trop cruel, en vérité, pour une mère d'être séparée de sa fille, surtout dans l'état où est ma pauvre chère Thérèse !....

Trois ou quatre jours se passèrent. Les agents envoyés à Nice et à Marseille revinrent.... bredouilles naturellement.

Ils n'avaient rien trouvé.

A Marseille, une piste les avait arrêtés un bon plus longtemps, leur paraissant sérieuse.

La femme qui garde les cabinets de toilette, à la gare, avait raconté qu'à onze heures vingt six, par le train arrivant de Paris, trois personnes étaient passées devant elle pour aller au buffet.

Ces trois personnes répondaient assez bien au signalement des fugitives.

L'une, de taille moyenne, invraisemblablement maigre, était vêtue d'une sorte d'imperméable à grands carreaux ; elle portait un sac de voyage et un été à parapluie. L'autre très petite, plutôt semblable à une fillette, donnait le bras à une grande jeune femme d'une tournure extrêmement élégante.

Evidemment ces trois silhouettes ressemblaient à s'y méprendre à celles de Sybil, de France et de Thérèse.

Après des allées et des venues de toutes sortes, les agents découvrirent que les trois voyageuses avaient dû descendre à l'hôtel de Noailles.

Elle s'y rendirent. Elles y étaient encore.

C'étaient trois Anglaises : lady Cunning, sa sœur et sa gouvernante, qui attendaient pour s'embarquer le départ d'un bateau sur le lequel elles avaient déjà voyagé plusieurs fois.

Il n'y avait pas de doute possible, les agents avaient parlé à toutes les trois, et aucune d'elles n'était folle.

A Nice on n'avait pas été plus heureux, et après bien des démarches vaines, bien des pistes prises, abandonnées et reprises, les agents étaient revenus tout aussi malheureux que leurs camarades.

—Vous devriez aller chez Mme Jacobsen, dit alors Nadine à M. de Combremont.

J'irais bien moi-même, mais depuis longtemps France l'a indisposée contre moi, et il est probable qu'elle ne me recevrait pas, ou qu'elle me ferait un fort mauvais accueil.

Dans tous les cas, je ne saurais rien et ma visite serait inutile. Tandis que vous, un homme du monde, magistrat, la baronne sera obligée de se conduire avec vous en femme bien élevée.

Or, qui sait si vous ne découvrirez pas quelque chose dans ses paroles ou dans son visage, vous qui avez si bien l'habitude de lire sur les physionomies les plus fermées !

—J'y vais de suite, répondit M. de Combremont en se levant ; il est cinq heures et demie, je serai chez la baronne à six heures environ. Ce sera encore un moment convenable pour me présenter chez elle.

—Si elle y est.... répondit la comtesse qui depuis un instant réfléchissait

Et comme le juge étonné la regardait :

—Oui, continua Nadine, elle peut très bien avoir accompagné France et Thérèse, et commencer d'autre activité.

France, Sybil et Thérèse étaient en effet sorties de l'hôtel de Rochebelle entre cinq heures et cinq heures et demie du matin.

Elles avaient pris un fiacre sur le boulevard Saint-Germain ; elles n'avaient pas de bagages, et elles s'étaient fait conduire faubourg Poissonnière, chez la baronne Jacobsen.

A ce nom Nadine devint plus pâle qu'une morte.

C'était bien là ce qu'elle redoutait !..

Alors si Pauline s'était mêlée de l'affaire, si elle avait conseillé France, si elle avait mis de grosses sommes à la disposition de la jeune fille, ni M. Combremont avec sa puissance, ni M. Gervais avec ses agents, personne ne retrouverait Thérèse !....

Rapidement le chef de la sûreté saisit au vol la suprême émotion de la comtesse.

Derrière ses lunettes son œil grisâtre eut une flamme inquiétante.

Mais vivement il abaissa sa paupière pour ne pas être trahi par l'expression de son regard, et il s'apprêtait à continuer quand M. de Combremont lui dit : —D'après vous alors ces dames seraient arrivées avant six heures chez Mme Jacobsen ?

—Parfaitement, monsieur le juge, oui, avant six heures.

—Et elles ont été reçues à ce moment-là ?

—Elles doivent avoir été reçues, car elles sont sorties dans l'hôtel ; et le cocher qu'un accident de sa voiture a fait rester près d'une demi-heure devant la maison, ne les a pas vues ressortir.

—Et après ?

—Mes renseignement s'arrêtent là. Chez Mme Jacobsen je ne sais pas. Et autant vaudrait interroger des aveugles ou des muets que de faire dire une seule parole à ceux qui l'entourent.

On n'a vu personne ressortir de l'hôtel ; cependant, vers sept heures, trois places de coupé-salon ont été retenues à la gare de Lyon pour Mme Jacobsen. A huit heures, un domestique portant des bagages est venu demander où était le compartiment réservé. Un employé le lui a désigné, et ne s'est plus occupé de rien.

—Et le chef de gare n'a-t-il pas vu qui est monté dans ce compartiment ?

—Le chef de gare, qui apporte toujours une attention si minutieuse à la composition de ses rapides, et qui remarque d'une façon absolument merveilleuse toutes les personnes qui en font partie, était précisément malade hier matin, et n'est pas venu au départ de huit heures cinquante-cinq.

Les sous-chefs de gare et les autres employés n'ont pas prêté la moindre attention à ce wagon.

Il leur a seulement cependant qu'une dame en noir, ayant un certain embonpoint et des cheveux gris, occupait la place du coin contre la voie.

—C'est Mme Jacobsen qui les aura accompagnées ! s'écria Nadine, ne pouvant plus se contenir.

M. de Combremont demanda :

—Pour où les places ont-elles été prises ?

—Pour Nice.

—Elles sont descendues avant ! s'écria la comtesse avec violence.

France est trop prudente pour avoir fait un aussi long voyage en chemin de fer.

L'œil de M. Gervais eut un nouvel éclat.

Décidément, c'était un adversaire de premier ordre qu'il avait là....

Cependant ce fut d'une voix très tranquille qu'il répondit :

—A Lyon, où le train est arrivé à cinq heures vingt-cinq hier soir, et dans les autres gares précédentes du parcours, aucun groupe de trois femmes n'a été remarqué.

—Et à Marseille ?

—A Marseille, le rapide arrive au milieu de la nuit, à onze heures et demie seulement ; plusieurs trains de luxe y débarquent en même temps, les employés n'y ont pas fait attention.

—Mais êtes-vous très sûr de tous ces renseignements ? demanda M. de Combremont à son tour.

—Absolument certain, oui, monsieur le juge. J'ai lu et vérifié les diverses dépêches que j'ai reçues, vous pouvez les contrôler toutes.

—Oh ! je m'en rapporte à vous, répondit Maurice.

—Et de Nice, que vous a-t-on télégraphié ? demanda la comtesse en proie à un bouleversement extraordinaire.

—A Nice, ça été absolument comme à Marseille.

Le train, qui devient un omnibus depuis Marseille et qui arrive à six heures dix minutes du matin, est un de ceux qui transportent le plus de voyageurs.

Au milieu de toute cette foule bruyante, encombrante, bavarde et tapageuse du Midi, il est bien difficile de remarquer quoi que ce soit.

Cependant, un bon agent qu'on enverrait là-bas pourrait peut-être relever certain indices.

Monsieur le juge est-il d'avis que j'y dépêche quelqu'un ?

—Certainement, mon cher ami. Et également à Marseille et à Lyon.

A ce dernier nom, M. Gervais tressaillit, mais personne ne s'aperçut de son émotion, mais ce fut d'une voix très calme qu'il répondit :

—A Marseille, oui, je le comprends. Mais à Lyon, est-ce nécessaire, puisque la dépêche du chef de gare est aussi cette que possède le qu'il affirme que ce groupe de trois femmes n'est descendu hier sur du train de cinq heures vingt-cinq ?....

M. de Combremont réfléchit quelques instants.

—Bien ! dit-il enfin. Je crois que vous avez raison. Faites battre Marseille et Nice, peut-être aussi Toulon, car je ne sais pas pourquoi, mais j'ai idée que nos trois fugitives ont pu s'embarquer sur quelque baquebot, ou même sur quelque simple bateau partant de Marseille ou de Toulon.

Les yeux de Nadine flambèrent.

Cette idée du juge d'instruction, elle l'avait déjà eue....

Oui, France était capable d'avoir voulu conduire Thérèse vers son mari, pour que l'amour infini de celui-ci arrivât à la guérir plus vite.

Le chef se retira.

Maurice prit les mains de la comtesse.

—Vous le voyez, lui dit-il, nous n'avons pas perdu de temps. Nous avons fait depuis hier, ou plutôt depuis cette nuit, de miraculeux d'activité.

Soyez tranquille ; M. Gervais est un homme intelligent. Il retrouvera votre fille, et moi je vous la rendrai.

Nadine éclata en sanglots.

—Oh ! s'écria-t-elle, mon ami, puissiez vous dire vrai !

Car c'est trop cruel, en vérité, pour une mère d'être séparée de sa fille, surtout dans l'état où est ma pauvre chère Thérèse !....

Trois ou quatre jours se passèrent. Les agents envoyés à Nice et à Marseille revinrent.... bredouilles naturellement.

Ils n'avaient